

coutelas, il allait lui abattre la tête. La pauvre femme, se tournant vers lui et le regardant avec des yeux mourants, le pria de lui donner un petit moment pour se recueillir. — Non! non! dit-il, recommande bien ton âme à Dieu. — Et levant son bras.... Dans ce moment, etc. »

C'est aussi la conclusion du conte de W. : « Il la saisit par les cheveux pour la tuer. Mais ses frères arrivèrent juste à temps pour la sauver de la mort, et ils emprisonnèrent le mari : *They put him in prison.*

Dans sa fâcheuse concision, le conte basque a un trait excellent.

Il montre Barbe-Bleue revenant à la porte de la chambre où il a immolé ses six premières femmes comme un loup au lancé. Il semble que sa femme le suive pour assister à sa punition.

Enfin il faut remarquer comment Perrault traduit la scène de pillage qui termine le conte basque :

« Il se trouva que la Barbe-Bleue n'avait point d'héritiers et qu'ainsi sa femme demeura maîtresse de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa jeune sœur Anne avec un jeune gentilhomme dont elle était aimée depuis longtemps; une autre partie à acheter des charges de capitaine à ses deux frères, et le reste à se marier avec un fort honnête homme qui lui fit oublier le mauvais temps qu'elle avait passé avec la Barbe-Bleue ».

La conclusion est en dehors du conte, mais comme elle est bien imaginée pour les enfants ! Après tant d'émotions violentes, ils se calmeront et ne feront pas de mauvais rêves.

106. LA MÈRE JALOUSE ET LA JEUNE PERSÉCUTÉE.

« Une fille était si belle que sa mère en devint jalouse. La marraine de cette beauté la vint voir un jour. C'était une sorcière qui ne se plaisait qu'au mal. Elle connaissait bien la jalousie de la mère, et espérait y trouver une occasion de nuire à sa filleule. Pour l'exciter encore, elle se répandit ce jour-là en longs compliments sur les perfections de la jeune fille, jusqu'à ce que la mère, n'y tenant plus, lui dit : « La vue de ma fille est un supplice pour moi. Si vous m'avez conservé quelque affection, vous m'en débarrasserez. »

La méchante marraine n'attendait que cette parole. Elle prit sa

filleule pour l'accompagner, disait-elle, pendant sa promenade, et la conduisit jusqu'à une citerne où elles s'assirent pour se reposer. Mais pendant que la jeune fille, tête baissée, regardait au fond de la citerne, la sorcière l'y jeta d'une rude poussée et s'enfuit.

La pauvre fille, toute meurtrie de sa chute, tourmentée de la soif et de la faim, appelant en vain du secours, resta trois jours sans pouvoir sortir. Quand elle y fut parvenue, elle s'en alla, sans savoir où, par une route difficile. Puis, dans un endroit sauvage, un beau château s'offrit à sa vue. Elle espéra que les maîtres auraient pitié d'elle, et pénétra par les portes ouvertes jusque dans une grande salle où se dressait une table avec douze couverts. Mais il n'y avait point de convives à cette table, et les autres appartements étaient vides. Elle eut peur et se cacha.

A minuit douze hommes, qui avaient bien la mine d'être des voleurs, entrèrent bruyamment dans la salle, se mirent à table et mangèrent de bon appétit. Mais ils repartirent de grand matin, laissant la table comme elle était. La jeune fille, ne voyant venir personne, se mit à laver la vaisselle, apprêta le souper, dressa la table comme la veille. Quand ce fut fini, elle alla reprendre sa cachette.

Les voleurs rentrèrent à minuit, et firent honneur au dîner sans s'inquiéter de celui qui l'avait préparé. Néanmoins ils convinrent en secret que l'un d'eux resterait pour découvrir le mystère. La jeune fille, qui les guettait, n'en vit sortir que onze le lendemain matin, et demeura très inquiète. Elle se rassura peu à peu, voyant que rien ne bougeait, et finit par croire qu'elle s'était trompée. Alors elle quitta sa cachette et commença à remettre en ordre le ménage.

Elle faisait le douzième lit, lorsqu'un homme sortit de dessous. Pleine d'épouvante, elle se jette à ses genoux et demande grâce. Elle était si belle et si touchante que le voleur ne songea qu'à la rassurer, qu'à la remercier des soins qu'elle prenait et qu'à lui promettre de la défendre au besoin. Et il tint parole. Quand les voleurs rentrèrent à minuit, il raconta ce qui s'était passé, fit comprendre combien il serait agréable à la compagnie d'avoir une ménagère si active et si discrète. Il parla si bien qu'il obtint qu'on le laisserait désormais au château pendant les expéditions, et que la jeune fille deviendrait sa femme.

La méchante marraine sut bientôt que sa filleule était en vie et

qu'elle demeurait dans le château, protégée par les voleurs. Elle courut chez la mère jalouse : « Peu m'importe, dit la mère, qu'elle soit ici ou là, pourvu que ce soit loin et que je ne la voie plus. — Vous ne laissez guère, dit la sorcière, moi, je ne lui laisserai même pas la misérable tranquillité dont elle jouit. »

La sorcière arriva bientôt au château, se fit connaître au voleur comme la marraine de sa femme. Le voleur fut enchanté et appela la ménagère. La sorcière embrassa sa filleule, fit mille compliments au mari et en s'en allant offrit le plus joli pain blanc qu'on puisse voir. La filleule qui connaissait maintenant sa marraine, refusa tout net le beau petit pain blanc. Mais son mari, désireux de ne pas offenser la marraine, pressa tant sa femme qu'à la fin celle-ci consentit à prendre une seule bouchée du pain blanc. Ce ne fût pas sitôt fait, qu'elle tomba dans un sommeil profond.

En même temps la sorcière disparut.

Le sommeil de la persécutée durait depuis trois mois et les voleurs étaient bien embarrassés. A la fin ils l'enfermèrent dans un cercueil de verre, qu'ils exposèrent bien loin, au bord d'une rivière.

Un jeune gentilhomme, qui chassait de ce côté, aperçut le cercueil de verre, et le fit ouvrir. Jugez de sa surprise quand, sous le linceuil blanc, il vit la plus charmante fille du monde, endormie. Il en tomba amoureux tout de suite. On la transporta dans son appartement et on l'assit dans un grand fauteuil. Plusieurs jours s'écoulèrent, et le sommeil durait toujours. Le gentilhomme passait son temps à contempler la dormeuse ; il emportait la clef de sa chambre quand il sortait, pour que personne n'y entrât. Il soupirait, il dépérissait à vue d'œil.

La gouvernante de la maison fut curieuse de savoir ce que c'était que son maître cachait à tous les yeux. Elle se servit d'une de ses clefs pour entrer dans la chambre et fut bien étonnée de voir une belle fille endormie sur un fauteuil. Elle lui fit d'abord des questions qui n'eurent point de réponse, puis la secoua en l'appelant « effrontée » et finalement lui donna un soufflet.

Ce soufflet là rompit le charme et délia la langue de la dormeuse qui fut quelque temps à se remettre de la surprise de se trouver dans une chambre inconnue et sur ce fauteuil. Enfin elle raconta tout naïvement son histoire. La gouvernante, prise de

compassion pour ses souffrances, promet de l'aimer et de la protéger.

Vous pouvez jugez du contentement du gentilhomme quand il vit en possession d'elle même la belle fille qu'il regardait comme perdue. Il ne fut pas long à l'épouser, et elle lui donna un bel enfant après un an de mariage.

La méchante marraine sut aussi que sa filleule avait épousé un jeune gentilhomme et qu'elle était fort heureuse. Furieuse de l'avoir manquée encore cette fois, elle forgea une épingle de fer et partit avec l'intention d'en finir. Après cinq jours de marche, elle arriva au château où tout le monde la reçut bien quand elle dit qu'elle venait voir sa filleule et le bébé. On l'introduisit dans la chambre où l'on la laissa. Alors elle lui enfonça dans le front l'épingle de fer.

En un instant la pauvre mère fut changée en une jolie petite colombe qui s'envola en gémissant par la fenêtre.

La sorcière ne perdit pas de temps et se mit au lit à sa place.

Le gentilhomme, à son retour de la chasse, monta chez sa femme. Il pensa en tomber de son haut. L'enfant criait; sous ses cornettes de dentelles et ses ponpons, la sorcière n'était pas parvenue à cacher son teint jaune et ses joues ridées. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Il interrogea ses gens ; personne ne pouvait rien répondre sinon qu'une dame était venue et repartie. Enfin la gouvernante prit le bébé qui craint toujours et le nourrit, comme elle put, de lait et d'eau sucrée.

Le lendemain, pendant que le jardinier soignait ses plates bandes, une colombe vint se percher auprès de lui. Elle roucoulait et disait: « Bon jardinier, où est mon mari? Est-ce qu'il m'a oubliée ? Et comment va mon enfant ? » Le jardinier reconnut bien la voix de madame et il répondit : « Monsieur est à la chasse et l'enfant crie ». Cela se renouvela plusieurs fois et le jardinier pensa qu'il devait avertir son maître : « Monsieur, pendant que vous êtes à la chasse, une colombe, la plus jolie qu'on puisse voir, vient se plaindre dans mon jardin. Elle est si familière que vous pourriez la prendre aisément ». Alors le gentilhomme n'alla pas à la chasse et descendit dans le jardin. A peine y était-il que la colom-

be vint se poser sur son épaule. Il la prit et la porta à madame, pour la divertir dans son lit.

« Eloignez de moi cette vilaine bête, dit la sorcière d'un ton aigre ; ou donnez-la à la cuisinière pour qu'elle m'en fasse un salmis » .

Le gentilhomme trouvait que cette fantaisie était bien cruelle, mais il n'avait rien à refuser à celle qu'il croyait sa femme et qui souffrait. Il porta donc la colombe à la gouvernante pour qu'elle la fit apprêter en salmis.

La gouvernante n'était pas patiente et elle avait l'habitude de dire sa façon de penser.

« Monsieur, j'ai assez des lubies et des exigences de votre femme. Nous sommes toutes sur les dents pour la servir et elle n'est contente de rien. Et maintenant que lui a fait cette pauvre petite bête si jolie, qui nous regarde comme si elle allait parler ? Non, ma mignonne, nous ne vous mettrons pas en salmis ; et que madame s'avise de s'attaquer à moi » .

En même temps elle caressait et baisait la colombe. Sous sa main elle sentit la tête de l'épingle de fer. Elle regarde avec précaution et la tire, la tire toute entière.

Au grand étonnement des gens de la maison, la colombe disparaît et on voit en sa place la véritable maîtresse du logis qui raconte ce qui lui est arrivé et prie qu'on lui apporte son enfant et qu'on ne dise rien à la sorcière. La gouvernante alla le chercher et avertit le gentilhomme de ce qui venait d'arriver.

Pendant que le bébé buvait à son aise, les domestiques, sur l'ordre de leur maître, chauffaient, sans faire de bruit, le four de la boulangerie. Quand le feu fut bien allumé, ils saisirent dans son lit la sorcière stupéfaite, la jetèrent dans le four et le fermèrent avec la porte de fer.

Après cette bonne besogne, le gentilhomme récompensa, comme ils le méritaient, le jardinier et la gouvernante.

Et il vécut paisiblement avec sa femme. »

Cf. Grimm, *le miroir magique — les trois nains dans la forêt*. — Glinski, *fleur de perles*. — Webster, *la sœur et ses six frères*. — Sédillot, *les bas enchantés*.

Ce récit confond deux contes qui existent séparément dans Grimm.

Le miroir magique. Une jeune femme, fière de sa beauté, a épousé un roi, père de Blanche-neige. Elle possède un miroir qui dit la vérité. Quand la reine demande au miroir : « Suis-je la plus belle ? » il répond d'abord ; « Oui ; vous êtes la plus belle », et après quelques années : « Blanche-neige devient plus belle que vous. » La reine ordonne à un forestier de tuer Blanche-neige. Le forestier l'épargne et elle fuit dans la forêt. Elle entre dans une maisonnette propre où une table attend sept convives. Elle s'endort de fatigue. Les sept convives sont des nains, chercheurs de trésors. Ils la chargent de leur petit ménage. Le miroir dit à la reine : « Blanche-neige est cent fois plus belle que vous. » La reine prend la figure d'une marchande à la toilette et vient dans la cabane. Une première fois elle suffoque Blanche-neige en la serrant dans un corset, une seconde fois elle l'empoisonne avec un peigne, enfin elle l'endort avec une pomme. Les nains l'ont guérie deux fois ; ils sont impuissants la troisième fois. Alors ils la déposent dans un cercueil de verre. Un jeune prince l'aperçoit à la chasse et l'emporte chez lui. Il en devient amoureux et l'épouse quand elle est éveillée. Le miroir dit à la reine : « La fiancée est cent fois plus belle que vous. » La reine veut voir le bal. Blanche est si belle que la marâtre en crève de dépit.

— *Les trois nains dans la forêt.* Il s'agit encore d'une marâtre qui veut se défaire de sa belle-fille, plus belle et plus avenante que sa fille propre. Malgré tout un roi épouse la persécutée. La marâtre arrive pendant les couches, jette l'accouchée dans la rivière, et la remplace dans le lit par sa propre fille. Pendant la nuit, une cane vole autour d'un page et dit : « Roi, que fais-tu ? Dors-tu ou veilles-tu ? Que font mes hôtes ? Que fait mon enfant ? » Le page répond : « Tous dorment, les hôtes et l'enfant. » La cane redevient la princesse. Elle allaite son enfant et le replace dans son berceau. Puis elle reprend la forme de cane et s'envole. La troisième fois qu'elle revient, le prince, averti, l'attend. La marâtre et sa fille sont coupées en morceaux.

La version de M. Webster (*the sister and her seven brothers*) se rattache à d'autres types. Sept frères quittent la maison paternelle. Une sœur, née après leur départ, va à leur recherche. Elle entre dans leur demeure vide, prépare le dîner et se cache. La nuit venue, elle porte une chemise, cousue par elle, sur le lit de l'aîné et ainsi de suite jusqu'au plus jeune frère. Elle se fait reconnat-

tre et demeure avec eux. Une sorcière les change en vaches, et la jeune sœur les mène aux champs. Un prince la voit, l'emmène en son palais et l'épouse. Au moment de ses couches la sorcière arrive, la jette dans un précipice et prend sa place. Elle veut à toute force du bouillon de vache. Les domestiques courent après les frères métamorphosés de la princesse. Auprès du précipice ils entendent sa voix : « Que va devenir mon enfant, et le roi, et mes chères vaches ? » Le roi averti fait jeter la sorcière dans un four flambant.

La mention des chemises distribuées aux sept frères rattache la première partie au conte d'Absjornsen, *les douze canards sauvages* (cf. Andersen) *les douze cygnes sauvages*, et à celui de Kennedy, *les douze oies sauvages*. L'allaitement du bébé est omis, comme dans la version de Glinski, *fleur de perles*. Un conte russe, *l'ombre de la mère*, en fait une scène tragique. Une jeune mère est morte. Toutes les nuits elle quitte sa tombe et se penche sur le berceau de son fils qu'elle semble allaiter. On l'épie, on la voit. Elle se redresse, sourit tristement à l'enfant et s'éloigne en silence. L'enfant meurt.

Rien n'est plus commun dans les contes que les tables dressées dans des maisons vides, où des jeunes filles persécutées trouvent des parents et des protecteurs. Cf. Grimm, *septs corbeaux*.

Les voleurs du conte basque sont d'une malheureuse invention. Le récit serait supportable s'ils étaient remplacés par des nains.

Une bonne version du conte est dans le recueil de M. Sédillot : *les bas enchantés*, mais l'épisode final y manque.

Une mère, jalouse de la beauté de sa fille, donne ordre à ses serviteurs de la conduire dans une forêt et de l'y tuer. Ils l'épargnent. Arrivée dans un château habité par trois frères, dont elle fait le ménage, ils la traitent comme une sœur. La mère lui envoie une paire de bas. Elle tombe en léthargie après les avoir chausés. Les frères l'enferment dans une caisse vitrée sur un arbre. Un jeune homme l'y découvre et la ramène chez lui. Une jeune fille s'avise de lui vêtir une autre robe et de la chausser d'autres bas. Elle s'éveille et épouse le jeune homme.